

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)
Heft: 8

Artikel: L'horlogerie avant les horlogers : (fantaisie historique)
Autor: Cyprien
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224450>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.

Nous avisons les abonnés, n'ayant pas encore payé leur abonnement, que le remboursement leur sera présenté fin février.

Pour éviter des frais de ports inutiles, utilisez notre compte-chèques postaux II. 1160.

NOS PETITS BÉNÉFICES

— Bonjour, Syndic ! Ah ! quels tristes temps nous vivons, avec cette crise les affaires vont mal et tout le monde grogne... Qu'est-ce que vous en dites ?

— Hum ! voyez-vous, Assesseur, je ne dis rien, mais je pense tant plus... Regardez-voir ce que je lis sur ce papier.

Et le syndic montrait le tableau suivant soigneusement inscrit sur deux colonnes.

Autrefois :	
Habitations : chaumières vétustes et malsaines, pas d'égouts ; l'eau des puits.	Aujourd'hui : des maisons solides ; l'eau à domicile.
Vêtements : le droguet, la milaine, des habits souvent mal coupés.	Aujourd'hui : la mode de Paris tout simplement.
Chauffage : le foyer. Le charbon inconnu.	Aujourd'hui : un potager reluisant, le calorifère, le gaz en attendant le chauffage central.
Alimentation : pain noir ; ravitaillement limité à la récolte locale, risque de famine.	Aujourd'hui : gaspillage du pain et de la viande tous les jours, sans compter toutes les bombances !
Eclairage : la flamme de l'âtre et le crésus fumeux.	Aujourd'hui : la féerie des lampes électriques.
Hygiène : propreté douteuse.	Aujourd'hui : le salon de coiffure. (Pardi, tout le monde va chez le coiffeur et connaît l'eau de Cologne ! Et nos filles coupent leurs cheveux !)
Agriculture : la charrue de bois, de maigres récoltes, maigres pâturages.	Aujourd'hui : tracteurs, batteuse mécanique, engrais chimiques, enseignement agricole, bétail gras... et j'en passe.
Assistance : jadis zéro. (Il y avait bien par-ci par-là quelques bons cœurs pourtant...).	Aujourd'hui : mutualité scolaire et assurance vieillesse, sociétés de secours mutuels, sans parler de l'assistance communale.
Instruction : jadis une seule classe avec un instituteur.	Aujourd'hui : quatre classes primaires, gratuité de l'enseignement et des fournitures scolaires.
Agéments : autrefois travaux forcés, tout le temps occupé à se procurer du bois de chauffage, ou à fabriquer des outils. Le soir on devisait à la lueur de l'âtre en tressant l'osier ou de la paille...	Aujourd'hui : sociétés de chant, sociétés théâtrales, de gymnastique. (Dire que notre village compte 30 pianos et je ne sais combien de gramophones et de T.S.F.).

— Et puis, ajouta le syndic, autrefois c'était toute une histoire d'aller à la ville une ou deux fois l'an ! Maintenant, grâce au chemin de fer, on y va quasi chaque semaine. Et sans parler de ceux qui ont une auto et qui s'en vont rôder chaque dimanche, dès que nos mioches sont hauts

comme trois pommes, ils réclament d'aller en course ! Vous voyez bien, Assesseur, que nos petits bénéfices sont assez coquets et que tout ne va pas si mal que ça ! Avec un peu d'entraide et beaucoup de patience on arrivera à passer cette crise. Ne croyez-vous pas ? S. B.



LO BOLONDZI DE GOTTERENS

S TASSE m'fut contâie à la faire d'Estaveyî, iô étîé z'u po atsetâ dâi caïenets po eingressî.

Lo grand Julot, lo bolondzi d'Gotterens, deîn lo canton de Fribô, étâi on tot crâno luron, de passâ six pi, avoué onna granta barba naïre que dêcheindâi tant qu'âo bourelhion. Fasâi prâo soveint ribotte avoué lè z'amîs, sein comptâ dâi boune farcès, qu'on se racontâve ein aprî, po passâ lo teim. N'ein avâi min à lli po lè z'imaginâ aprî bâire... Mâ on mâlin pâo trâovâ on plli mâlin que lli, et noutron bolondzi s'est fé attrapâ on iâdzo âo to fin.

Cein s'est passâ lo derrâi bounan. Lo bolondzi, lo Luvi dè la Combaz et Pèdzon, lo cosanday, l'ont fé n' bomba dâi tonnère, à Gotterens pô coumeincî, à la velâ, po fini. Devè la né l'avant décidâ d'allâ ao cinéma. Mâ, l'aviont dza bin dâo mau, et ne furont pas fotu d'eîn trâovâ ion. Que fallî-ite fêre ? Sè reinfatant deîn n'a pinte et se remettant à quartettâ... Ma fâi, quand se sant retrâovâ deîn la tserrière pô repartî vè Gotterens, lo grand bolondzi, qu'avâi mé que son compto, tsî sur lo trottoir coumeint on sa de truffe que n'est pas adràî garni.

— On l'a z'u ! sti iâdzo, que fâ lo Luvi, que breleintzîve on bocon, mâ que pouâvè onco sè tenî dè pointe.

— Po sû que ne l'eîn ! que repond lo cosanday. Faut lâi fêre onna farce... no z'eîn n'a prâo z'u fé tant quice...

Sè trâovâvint justameint dèvant n'a boutique dè bric-à-bras. L'eintront tî lè tré. Lo bou-tequan cognessâi cli farceu dè bolondzi.

— On va lo déguisâ, que dit lo cosanday... à tsacon son tor ! Vouâique n'a vilhie roclaire de curé que va lâi allâ coumeint dâi diettons à nou-trâ tohivrà.

Adan l'infelant la roba âo grand Jules, que drômessâi coumeint on benirâo ; lo cosanday preind dâi tailleint su n'a trâblia et sè met à copâ la ballâ barba âo bolondzi ; quand l'a zuva sèyie à tsavon, lâi eimberbotant lè djoutès de savon, et avoué on rajâo, lâi râclie bin adràî lo vesâdzo, tandis que lo Luvi et lo marchand sè tosan lè cotéts !

— Luvi, que fâ lo cosanday, va quérî onna vaîtere !

— Mâ...

— Va ! te dio... on pâo pas laissî ici ci pourro curé !

Quand lo taxi fut lè que dèvant, t'eimpougnont lo Jules, lo bétant su lo banc, s'agueillont deîn le tomobile et via po l'asile iô on rechâi lè curés malâdès âo bin trâo vilhie po derè la messe.

— Vuaiqu'on curé que n'eîn trâovâ deîn n'a tserrière, que fâ lo cosanday... Mè su peînsâ : Faut lo menâ à l'Asile ; sarâ bin mî que ice pè clia cramenâ.

— Vo z'ai pardieu bin fé, lâi dit lo diretteu. Vo remâchâo po lo service...

Lo grand Jules sè réveille lo leindéman, aprî midzo. L'âovre dâi gé asse gros que dâi boullé à rapetassî dâi tsaussions, vouâite de cè, de lè, sè passè la man su lè djoutès... Adon, se met à bouellâ :

— On merior ! on merior, se vo pllié ! !

Quand s'est z'u vu deîn lo merior, sein barba, avoué sa roclaire de curé, l'a cru de pèdre la titâ.

— Mâ cui îtes-vo ? d'âo venî-vo ? Iou allâ-vo ? que demandè lo diretteu.

— Monsu lo diretteu, que lâi fâ lo Grand Jules, alladè, se vo pllié, à Gotterens, po démandâ aprî lo bolondzi. Se lâi est pas, l'è mé que su ice. Mâ se lâi sè trâovè, ne sè pas deîn lo mondo à coui su ! Sami.

Les bons cœurs ! — Ah ! non ! Une autre côtelette que ça ! Plus grosse et moins de graisse !

— Diable, madame Justine, vous êtes bien difficile aujourd'hui...

— C'est que la côtelette est pour moi aujourd'hui, les patrons sont en voyage !

L'HORLOGERIE AVANT LES HORLOGERS

(Fantaisie historique.)

V OICI le Champ du Vieux Moutier. C'est là, sur ce mamelon couronné de restes de vieux murs, que s'élevait autrefois l'établissement religieux du moine bénédictin Poncet de Saint-Oyens de Joux. Plus loin, derrière le village, s'ouvre une gorge humide terminée eu cul-de-sac, comme on en voit beaucoup dans le Jura. C'est sans doute l'ancien lit d'un glacier.

Je voudrais m'asseoir encore, comme quand j'étais enfant, dans la grotte à Jean du Bois, dont voici l'ouverture, à mi-hauteur, dans la paroi de rochers. Voilà encore l'alisier où il faut s'accrocher pour escalader les éboulis de pierres, puis deux fissures dans le roc, formant escalier. M'y voici ! La roche est encore noire de fumée au même endroit ; voilà un tas de bois mort que les petits bergers ont laissé ici l'automne dernier. Je ne résiste pas à la fantaisie enfantine qui me saisit tout à coup, et bientôt une flamme claire pétille. La grotte se remplit de fumée. Rêveur, je m'étends à terre sur un lit de feuilles sèches.

Un crissement de lime me fait tout à coup tourner la tête. A ma grande surprise, j'aperçois au fond de la caverne, vivement éclairée par la flamme, un homme vêtu d'une longue robe de bure à larges manches, penché sur un établi ; il a rejeté son capuchon en arrière. Je reconnais un bénédictin.

La loupe à l'œil, il lime, avec le tour de main d'un habile ouvrier, un pivot de fort calibre pincé dans un étau à main. Il roule sa tige d'acier sur le bord de la tablette, et, de l'autre main, il donne, en arc, le coup de sa lime douce. Devant lui sont alignés avec symétrie des burins bleus, de toutes les grosseurs, des limes emmanchées, depuis la carrelotte jusqu'à la barrette et à la feuille de sauge effilée comme une aiguille, des martelets légers, en acier brillant, des pinces de

toutes les dimensions chevauchant des crochets plantés à l'embrasure de la fenêtre; scellée contre le mur, en pleine lumière, une perçuse à main, flanquée à droite et à gauche d'un jeu de forêts bien alignées. A l'autre extrémité de l'établi, un tour à pied avec ses accessoires. Sur une table basse, au milieu de l'atelier, une sorte de cage de fer supportant des rouages, des encliquetages d'un mécanisme apparemment inachevé.

— Voyez, messire, me dit le bénédictin, en tournant vers moi sa face glabre, qui me émaciée, je monte un mécanisme de réveil que notre révérend père m'a chargé d'ajuster à l'horloge de notre monastère !

Il parle d'une voix lointaine et vieillotte comme le timbre des horloges antiques, et n'a nullement l'air surpris de ma présence dans son atelier si ordonné et si bien outillé.

— Un réveil du système de Carovagius ? lui répliquai-je d'un ton naturel, qui me surprind moi-même, et mes yeux tombent sur un calendrier perpétuel gravé sur une planchette de chêne et enrichi d'enluminures; millésime : mille cinq cent et neuf ! On faisait déjà de l'horlogerie en ce temps-là ?...

Mais le moine-mécanicien interrompait ses réflexions.

— Oui, maître Estaquaz, un réveil du système de Carovagius, mais avec un perfectionnement de mon invention... Et un afflux de sang colorait les pommettes du vieux mathématicien, qui continuait en s'animant peu à peu.

— Mon réveil sonnera automatiquement, le jour pour les offices de prime, tierce, sexte et none, et la nuit pour les vêpres, les complies, les nocturnes et les laudes; voilà mon invention, messire, qu'en dites-vous ?... Le profane Carovagius est en retard ! Voyez-vous, les couvents ont trouvé, et c'est bien avant les profanes, toute la mécanique, toute la civilisation... Embusqué derrière la pierre du cromlech, ayant l'immensité comme point de visée, le savant druide celtique lisait, dans son cirque de menhirs, non seulement l'heure, mais la saison et le méridien. Ce sont les mages, ces prêtres-astrologues chaldéens, qui sont les inventeurs du gnomon et du polos, les premiers cadrans solaires. Les historiens profanes l'ignorent, mais moi je sais que c'est un frère bénédictin qui a adapté au sablier un cadran avec aiguilles marquant le temps.

Je vous accorde que les clepsidres de l'antiquité ont été perfectionnées par le profane Ctésibius; mais l'honneur de l'invention géniale de l'horloge à poids moteur, du balancier et de l'échappement revient au moine Gerbert, savant mathématicien. C'est lui le vrai père de l'horlogerie. Quand Giovanni Dondi présenta à Hubert, prince de Carrare, son horloge astronomique, qui lui avait coûté seize années de travail, de 1338 à 1354, et qui fit l'admiration générale, l'invention de Gerbert datait de trois siècles et demi, déjà !...

Et après Gerbert, que de moines-horlogers ont utilisé sa géniale trouvaille et ont construit de vrais chefs-d'œuvre de mécanique !

Venez, messire, venez ! poursuivit le bénédictin en se levant de son escabeau.

Nous sortons de la spacieuse cellule du savant moine-mécanicien par une lourde porte en chêne épais, de style ogival. Mon guide la ferme à clef. Dédale de corridors en pierre, frais, peu éclairés, larges, mais bas; escaliers en pente douce, aux marches à large foulée; barrières en pierre, ajourées d'ornements ouvrés en feuille de trèfle ou de frises à feuilles d'érable. Nous croisons de temps en temps une forme humaine drapée de bure, la cape baissée, qui, d'un geste strict, fait silencieusement le signe de croix, passe, s'éloigne. Nous montons. Par une baie, mi-fenêtre, mi-meurtrière, j'aperçois des remises, des hangars, une étable, les dépendances d'une abbaye.

— L'abbaye de dominus Poncius de Saint-Oyens de Joux, répond le moine à mon regard interrogateur; puis il reprend son chapelet qu'il égrene.

Enfin, il s'arrête devant une porte bardée de fer, constellée de têtes de clous. Il détache de sa ceinture une énorme clef qui s'introduit sans

bruit dans la serrure. Nous entrons dans une salle carrée; c'est le haut d'une tour dont on voit la charpente en pointe. Cette vaste pièce est entièrement occupée par une horloge énorme.

Un tic-tac d'horloge frappe mon oreille.

— Oui, maître Estaquaz, un balancier !... Ça vous surprend ! Encore une de mes inventions. L'horloge que vous voyez installée ici est une horloge à poids, et j'ai remplacé le foliot oscillant à chaque dent de la roue d'échappement, par un balancier, messire, ajouta le bénédictin avec un regard de triomphe.

Mes souvenirs se brouillaient. Moi qui croyais que le balancier était dû à Huygens, du dix-septième siècle.

— Voyez ici le cadran des secondes !...

Le savant écoutait avec ivresse le tic-tac, et son œil brillant d'une étrange lueur suivait la petite aiguille sautillante.

— Quelle précision, messire ! Le soleil n'est pas plus ponctuel ! Venez, venez voir ma sonnerie, mes dindelles, mes automates.

Il me saisit par la manche et m'entraîna vers l'autre face de son étonnante mécanique.

— Attention ! Voici l'heure !

Alors, la scène qui se passa devant mes yeux, dans cette tour solitaire du couvent, me plongea dans l'émerveillement.

L'aiguille des minutes, un trident de Neptune, arrivait sur midi : alors, au fronton, deux Renommées se tournent vers un coq qui chante trois fois en battant des ailes. Sur une scène, en dessous, l'ange Gabriel ouvre une porte, s'avance vers Marie et la salue; le Saint-Esprit descend sur elle et Dieu le Père la bénit par trois signes de croix; le mystère est accompli; c'est l'Annonciation.

— Le carillon ! clame mon moine, qui gesticule comme un fou.

Sur une deuxième scène, plus vaste, à hauteur d'homme, quatorze anges carillonnent sur les dindelles les dix strophes de l'hymne de saint Jean. Au milieu, le directeur bat la mesure et se tourne vers chaque groupe de sept anges qui fait entendre alternativement une strophe. A la septième, saint Pierre ouvre une porte, s'avance et regarde le peuple. A la huitième, il ouvre la porte des apôtres, que deux enfants montrent du doigt : la procession se prépare. Incontinent paraissent les douze apôtres, un marteau à la main.

— A une heure, interrompt mon bénédictin, le premier apôtre frappera un coup; à deux heures, le deuxième donnera deux coups. A douze heures, la procession passera tout entière et chaque saint frappera un coup...

Je voulais voir alors de plus près la merveille de mon savant inventeur; mais à peine avais-je soulevé la fermeture que deux Hercules placés de chaque côté de la scène laissèrent tomber, avec un fracas de tonnerre, les massues dont ils étaient armés.

...Je sursaute et me réveille brusquement dans la caverne à Jean du Bois; mon feu s'est éteint et le temps s'est couvert; il va faire de l'orage.

Je me frotte les yeux et tourne instinctivement mes regards vers le fond de la grotte : mais seule une touffe de capillaire pend à la roche. J'ai rêvé...

En passant à côté du Champ du Vieux Mou-tier, je vois des gens qui bêchent leur jardin...

Cyprien.

Politesse. — M. W. qui est septuagénaire, depuis quelques années, rencontre le tout petit Jacques, auquel il demande :

— Comment se porte ta grand-mère, mon petit ami ?

— Très bien, répond le bambin.

Puis il ajoute poliment :

— Et la vôtre ?

Le bon moyen. — Des voyageurs pour Nice engage la conversation :

— Vous irez sans doute jusqu'à Monte-Carlo ?

— C'est le but de mon voyage.

— Vous jouerez ?

— Je ne fais que ça : deux séances par jour et je ne perds jamais...

— Vous me ferez connaître votre système ?

— Il est bien simple : je joue du violon.

L'INSPECTEUR



L'ECOLE vient de sonner, la cloche vibre sourdement encore dans le clocher du collège. Là-bas, sur la route qui dévale la colline, un homme s'approche à grands pas : c'est l'inspecteur !

Très tôt, il a quitté la capitale. Le petit train a gravi les côtes, longé les collines, cotoyé la rivière, traversé la cité médiévale. Il a quitté le train, pris la route qui monte. Sans souci de la longueur du chemin, qu'il vente ou qu'il gèle, ou que le soleil poudroie, il va, par monts et vaux, jusqu'au petit village dont il doit visiter les classes : c'est l'inspecteur !

L'école est commencée. Il entre : la gent enfantine se lève, et le régent répond à sa cordiale poignée de main, puis dépose son chapeau et son manteau à la patère. Monsieur l'inspecteur s'installe au pupitre, il feuillette les registres, vérifie les cahiers. Il pose des questions, fait lire ce groupe, calcule celui-là. A la carte, il faut qu'on lui montre où la Sarine prend sa source, — c'est un piège ! — et nommer trois villes sur le Rhin, et tous les sommets des Alpes valaisannes.

Quand la matinée est finie, il reprend son manteau, son chapeau et sa sacochette, et toujours du même pas, il s'en va ailleurs rendre semblable visite : c'est l'inspecteur !

Partout il va et partout s'enquiert ! Instituteurs et autorités, nul ne lui reste inconnu, il doit tout voir et tout prévoir : c'est l'inspecteur !

Quand des années ont passé, il change d'arrondissement, il s'en va vers d'autres collines et vers d'autres rivages continuer sa délicate mission. On l'a vu, jusqu'à hier. Demain, on ne le verra plus entrer dans la classe tiède; on n'entendra plus sa voix chaleureuse... et alors on sent que les ans ont passé, et que l'on a vieilli !

Lui, l'inspecteur, il va où sa tâche l'appelle, sachant que son devoir ne change pas : il est l'inspecteur, le guide, le conseiller, le protecteur de l'Ecole. Son courage ne faiblit pas : qu'il neige ou qu'il bruine, ou que l'automne dore les frondaisons, il s'empresse vers le collège où la jeunesse étudie, où mûrit la moisson de demain !

Qui, mieux que lui, saurait parler de cette patrie qu'il connaît si bien, qu'il aime et qu'il sert : c'est l'inspecteur !

St-Urbain.

A L'ABBAYE



ENTREZ, entrez, Mesdames et Messieurs, vous allez voir ici un spectacle qui vous fera oublier les pagaies de votre ménage et les jérémiades de votre belle-mère. Entrez, entrez : pendant quelques instants vous ne penserez pas à la crise. Si vous ne voulez pas l'oublier, entrez quand même pour que, moi au moins je n'en souffre pas ! Dégelez vos portemonnaie !

Amusés, les badauds se pressent à la caisse du spirituel bateleur qui, depuis quelques jours, s'est installé à la foire du Midi.

J'ai pensé que ce forain, avant d'être un homme d'esprit, est un économiste qui s'ignore.

Pour peu qu'il sache écrire, décortiquer une statistique et employer des mots à soixante-quinze centimes, on le sacrerait technicien. Car il y a, à mon humble avis, dans sa parade une claire explication des causes de la crise et une juste indication de son remède.

De quoi se plaignent les financiers et les hommes d'affaires ?

D'un manque de circulation. L'argent ne voyage pas assez.

Et malgré cela tous les financiers et tous les hommes d'affaires y regardent à deux fois avant d'engager un sou dans une entreprise.

On va prêchant partout :

— Economisez ! Economisez !

Mais si tout le monde se met à économiser, c'est seulement alors que nous allons être dans le pétrin.

Que ceux qui comme moi n'ont rien ou pas grand-chose, hésitent à lâcher quelques francs, passe encore. Mais que des magnats de la finance comme j'en connais — un journaliste doit, hélas, fréquenter tous les milieux — négligent d'acquies-